

Mon cher ami,

J'aurais aimé qu'un de vos anciens chefs ou l'un de vos anciens camarades vous remette cette Médaille de Verdun. Le Temps a malheureusement raréfié ceux de la grande bataille au point que j'ai dû décider de vous décorer moi-même. Je le fais ici comme officier de réserve, avec sympathie et humilité.

Je dis bien "avec humilité". Car ceux de mon âge et de ma guerre ont le sentiment de seulement devoir à ceux de votre âge et de votre guerre respect et admiration.

Je voudrais cependant-et en particulier pour les enfants, vos enfants qui vous entourent-dire quelques mots sur ce que fut votre combat et ce que fut votre sacrifice. Cette guerre, celle de 1914-18, était inhumaine. Assurément toutes les guerres sont par définition inhumaine. Mais celle-la plus encore que les autres. Car vous avez combattu dans la boue, au sein de la misère des hommes, accroché à une terre que vous ne vouliez pas abandonner, aux prises avec toutes les forces mauvaises capables de vous démoraliser: les rats, le feu, la fatigue et finalement aussi l'ennemi.

Vous avez été d'abord, au printemps empoisonné de 1916, un soldat du Bois Nawé, dans l'un des secteurs de la rive droite de la Meuse les plus infernaux. Vous avez alors lutté, dans un décor d'Apocalypse, où la terre des morts se mélangeait au sol de Dieu, contre un ennemi ardent, qui se croyait et se voulait victorieux. L'histoire dit ce que fut alors votre martyr et combien de vos camarades ont disparu, anéantis, volatilisés. La chance, la Providence a voulu que

vous échappiez à ce piège atroce.

Vous êtes revenu à Verdun, à l'automne de 1916, et vous prîtes alors le secteur de Tavannes-Vaux. Assurément, nous savons aujourd'hui que la partie était alors gagnée. Mais une chose est de voir les événements avec le recul de cinquante ans, et une autre d'avoir vécu des heures d'angoisse au sein d'une tourmente dont personne n'imaginait le terme. Il vous a donc fallu connaître à nouveau les heures de mort et d'attente, celles de rage et de courage. Vous avez, une nouvelle fois, surmonté le mauvais sort.

Vous voici aujourd'hui devant nous, tel que l'âge vous a fait: calme, solide, bon époux, bon père, bon grand-père. Mais ceux qui vous entourent et qui vous aiment ne peuvent oublier, ne peuvent méconnaître, au delà du Français comme les autres que vous semblez être, le héros que vous fûtes. Non point certes un héros au sens fracassant du terme. Mais l'un de ces hommes qui avaient accepté la douleur, accepté le froid, accepté la faim, accepté la mort. Il faut beaucoup de grandeur et beaucoup d'humilité pour accepter la mort. Il faut surtout posséder-chevillée dans l'âme-une foi. Foi en Dieu certes, je le sais. Foi aussi dans la France. Non point celle maquillée, que l'on nous présente depuis quelques années et qui ressemble à une coquette vieillie. Mais foi dans un pays de vertu et de sagesse. Foi dans le village et dans la maison. Foi dans un passé qui n'a pas menti et dans un avenir qui ne mentira pas. Foi en l'admirable épouse que vous deviez, sans encore la connaître, prendre. Foi dans les enfants, les petits-enfants. Foi dans une race noble et grave, celle de ces Bretons qui portent l'image de la Vierge sur leur poitrine et celle de leur amour dans leur cœur.

Jean Le Brusq, au nom de vos 275.000 camarades qui sont tombés  
du réduit d'Avocourt à la Woëvre sur le front de Verdun, au nom des  
400.000 blessés, dont certains à mort, qui étaient avec eux, je vous  
remets la Croix de Verdun, devant les vôtres et devant la postérité  
pour que chacun sache ce que vous fûtes et ce que vous êtes.